

Jean-Max Tixier : de l'une à l'autre voix

Gilles Lades

Jean-Max Tixier a d'abord été pour moi l'un des poètes qui représentaient la revue *Sud* aux Journées de Poésie de Rodez.

Les quelques mots échangés chaque année ont fait place, la complicité *Encres Vives* aidant (il faisait partie du groupe d'origine rassemblé par Michel Cosem), à de longs échanges, animés et pleins d'enseignements.

J'ai appris à surprendre l'éclat amusé de son œil en contrepoint de la sonorité parfois tonnante de sa voix. J'ai découvert ses romans, où la Provence s'élargit en territoire fondateur, éclairant par là-même la palette de ses métaphores.

Mais, de poème en poème, de recueil en recueil, une autre image s'impose : celle d'un forgeron, menant sans cesse le métal à son meilleur point de malléabilité, ou celle d'un sculpteur qui varierait indéfiniment l'angle d'attaque de la vivante roche, et, devant cette secrète et silencieuse rigueur, je mesure une fois de plus la distance qui sépare l'homme social du créateur.

Un Poète à la forge

Une évidence s'impose et se confirme tout au long de l'œuvre de Jean-Max Tixier : l'alliance renouvelée du lyrisme et de la densité. Un lyrisme qui est d'abord une vigueur de corps et de sève, au péril de l'aventure et de l'excès : « Je monte à cru les fleuves qui me roulent » (*La pierre hypnotisée*). Une densité qui trouve sa forme privilégiée dans des poèmes en prose où son et sens se concentrent pour sculpter des motifs de découverte et de défi. Cette même densité se donne une arme dans la rigueur, dont l'architecture de la ville moderne est la métaphore la plus volontariste. Le poète déploie cette puissance géométrisée, sans perdre de vue sa propre part de liberté : « Un filet d'air suffit à la remise en cause » (*Lecture d'une ville*).

La mémoire camarguaise de Jean-Max Tixier fait irruption et lui permet, dans *La Traversée des eaux*, de retrouver l'originelle continuité à travers son mythe personnel. Régénéré aux eaux natives, il conserve, pendant tout le combat mené pour arracher le poème au silence, « le désir derrière les lèvres scellées » (*L'Arrière-Temps*).

C'est là que se joue son « œuvre au noir »: amorcer la transmutation de la « sublime douleur... dans le défaut des côtes poussée » (*L'Arrière-Temps*), expérimenter les processus par lesquels le verbe se survit, renouveler une sorte de sacrifice par le feu, qui fait accéder l'essentiel à l'esprit et à la mémoire.

La forme choisie - le poème en prose où les phrases brèves progressent à la manière d'un bélier ou décapent le réel par strates - montre bien l'acharnement fiévreux d'un sculpteur du verbe fasciné par le cœur des choses qui se livre en blessant, en travaillant en retour, de part en part, le poète enchaîné à son ouvrage.

Le fait est que, parvenu à l'extrême de la tension, il voit s'ouvrir plusieurs vertiges : celui du renoncement, jusqu'à se trouver « dépossédé de son égarement », celui de l'effondrement devant « le masque d'intérieure détresse », celui de la victoire de l'inanimé, l'œuvre débouchant sur « le marbre poli de la mort » (*L'Oiseau de glaise*).

Souvent, la tentation de l'absolu le pousse au silence. Mais des voies s'ouvrent, qui stimulent puissamment sa création : un érotisme solarien, « phébusien », « l'orbe de chair/ qui tourne et se parfait/ à la grâce du tour », orbe de chair qui deviendra « oiseau de glaise », matière vive du poème ; l'exaltation née d'une saveur qui lui est depuis toujours familière : celle du sel, le sel qui frange le sable mais aussi le sel de l'esprit sensible et scrutateur ; enfin, le regard d'un enfant pour les enfants, regard trouvé sans effort : quand la neige « tombe/la mer se vêt/d'un manteau noir » (*Petites histoires de la mer*).

Dans *Chasseur de mémoire*, Jean-Max Tixier éveille une symphonie de ressources : de l'anecdote transfigurée à l'aphorisme illustré, de la chose vue à l'allégorie, de l'imprécation au suspens contemplatif, il brasse le vaste réservoir de l'espace et du temps, exhausse tout ce qui fait récif dans la franchise de la lumière et le marque du sceau d'un verbe ardent.

Approches d'une parole

La voix de Jean-Max Tixier, telle qu'elle a acquis en nous son volume et son rythme, peut paraître égale à elle-même d'ouvrage en ouvrage. Tel est le lot, telle est la récompense de ceux qui ont maintenu le cap et le gouvernail, dans la volonté de s'égaliser à la tonalité de l'absolu.

Mais, sous la prégnance de la voix et de la forme (la parole de Jean-Max Tixier est d'une robustesse impressionnante et ne se laisse pas aisément saisir), chaque ouvrage (et nous pensons ici à ses ouvrages principaux, recomposés souvent selon une intention synthétique), ne témoigne-t-il pas d'un combat qui s'ouvre de neuves perspectives ? Et, par-delà la richesse énonciatoire, chaque ouvrage ne plante-t-il pas un ferme jalon dans un itinéraire tendu par la volonté et le défi ?

La pierre hypnotisée (1968), est une sorte de récit où le mythe affleure (« Peuple monté des vases jusqu'à moi »), où le corps participe aux turbulences du monde et des éléments. Un certain enjouement, voire des jolieses, récusent encore l'âpreté : « Nous vivons sous le poids des fruits / qui gazelle l'aurore ».

Mais quelle prescience déjà de l'œuvre à venir ! « Je quête mon appartenance... solaire et seul aux portes de la ville ». Quant à la pierre, matériau brut, elle est assumée dans l'enthousiasme d'un regard démiurgique.

Dans *Lecture d'une ville* (1976), Jean-Max Tixier a trouvé sa voix. Affirmative. La jubilation du poème-paragraphe met sous tension les pôles de son territoire.

Le poète déclare d'abord ses certitudes : la ville est une œuvre symphonique, associant le sculpteur au peintre, le musicien au poète, pour une claire ambition créatrice : « Notre fonction est de remplir l'espace ».

Or le débat s'instaure plus particulièrement entre le scientifique et l'homme à l'écoute de son intériorité. En effet, « tous les secrets des profondeurs suivent les lois rigides de l'équilibre » ; encore qu'« à l'envers de la fresque / chante l'algèbre vivante/ du cœur ».

Si le poète toise le béton, dans un orgueilleux face à face, il sait aussi, le long des rues ombrées, se concilier l'âme de la ville et méditer dans la rumeur des pas qui lui font « oublier le silence ». La forme des bâtisses devient l'horizon intérieur. La cité est une énigme de masses et de points de rupture, d'intentions et de grâce.

Si la ville est un projet radicalement maîtrisé, si ses hautes lignes géométriques peuvent conduire au stoïcisme le citoyen prisonnier ou admiratif, elle est aussi le lieu par excellence de l'imprévisible et de la liberté : « Un filet d'air suffit à la remise en cause ».

Cette remise en cause peut aussi être le fait d'une immanence subversive : « Reste cette lame à démanteler l'édifice : le désir », Par ailleurs, bien des « cités mortes » amènent le poète à « proférer les ruines ».

De sorte que l'ode à la ville moderne n'est pas univoque chez Jean-Max Tixier. Il compense le rêve impérial lié à l'acte bâtisseur par la conscience de ses propres vulnérabilités et les questions qui surgissent de tout regard rapproché.

La Traversée des eaux (1984) peut se lire comme un reflux devant les profils de pierre de la ville. L'eau, dont le retrait révèle « l'empreinte d'une écriture oubliée dans les vases », réunit les éléments et les régénère. Moment où, émergeant de la boue, l'aile de l'oiseau « répond au miracle du sel ». Prénant, omniprésent à la racine des images, le delta est le lieu où « macèrent les mythes ».

Dans la résonance de l'eau, le poète s'abandonne au ressenti. Son cadre de travail et sa focalisation créatrice sont simultanément saisis. C'est selon une géographie orientée à l'intime que « s'ordonne la blancheur des dunes » et que les notations constituant le poème en prose confluent vers un centre énigmatique.

À l'issue de cet acquiescement à l'emprise marine, le poète se retourne vers son domaine terrien. D'abord à travers le *Périmètre de l'arbre* (1992), cet arbre qui prête charpente et forme au désir, un désir suffisamment sûr de lui-même pour aspirer à l'émondage. L'arbre-corps, l'arbre-soleil expriment une participation lyrique à l'énergie du monde. Sûr de ses racines, le puissant végétal apprivoise les forces obscures. Puis, en pleine conscience pourrait-on dire, il donne accès à la vie la plus large : « Tout arbre m'est parole. Langue ligueuse où la salive a goût d'espace. »

Autour et au-delà de l'arbre, le poète dresse *L'État du lieu* (1992). Tout en se projetant selon un verbe lapidaire. Chez Jean-Max Tixier, le lapidaire est démonstratif et prophétique : « J'aborderai à tel rivage que ma joie chassera. » La lutte est âpre entre la progression des ténèbres et « la tendresse du roc ». Bien des poèmes manifestent l'art de lier entre eux le monde extérieur, la sensation et le symbole pour en faire un objet qui irradie le sens. Mais, paradoxalement, ce sens naît fréquemment d'une concaténation d'énigmes (énigmes au premier regard, mais bien plutôt formules offertes à notre méditation) : « Ce miroir dont le tain est le temps » ; « L'angoisse est ce désir qui te cloue sans objet ».

Le titre *L'Oiseau de glaise* (1995) est une métaphore parfaitement harmonieuse qui leste de fluidité le matériau brassé par le démiurge-poète. Mais ce titre-métaphore désigne aussi magnifiquement le pouvoir transfigurateur que le poète exerce sur toute matière.

Bien des aspects de la forme et du tissu textuel laissent d'ailleurs à penser que Jean-Max Tixier a atteint là un moment de paroxysme. Comme une exaltation niée. Comme une rage se prenant pour objet : « Silence dans le poing. Tel un oiseau devenu pierre. Tu le jetteras sur la vitre où paraît ton visage. Rien ne s'envolera. Ni l'éclat. Ni le chant. En la veine suivant l'imprécation du roc. »

Le chant ne se condamnerait-il pas ? « Quand la voix est obscure...ainsi qu'une outre vide ». Et, en même temps que le poème atteint son plus haut degré de fragmentation, de

dangereuse urgence, le poète apparaît en victime héroïque : « Tu ressors paré de lumière /...percé de traits ».

Charriant ruptures et contre-pieds, se révèle un volcanisme qui est, au moins potentiellement, une constante du verbe de Jean-Max Tixier.

C'est dans ce recueil qu'apparaît peut-être avec le plus de force le rôle du point. Il est ici déroutant, car il semble scinder les phrases, alors qu'il joue le rôle d'un retour à la ligne. Mais en même temps, il crée une discontinuité, comme le rythme d'une percussion.

La texture de ce recueil est très riche ; parallèlement à la relecture de croyances et de mythes antiques (les nymphes des frênes : « Nous réveillons les dieux de l'écorce », ou le mythe de la Caverne), l'image continue de s'inscrire dans le concret le plus exact : « La fougère d'un poumon de pierre ».

À ce moment-là de l'œuvre, le chemin du poète parvient à une rotonde, où se rejoignent tous les chemins : « Une enveloppe étanche enfermant toutes soifs ». Mais le rythme d'une danse s'impose peu à peu, « rythme d'une troupe. Ou transe de derviche. » La vie excède le poète qui ouvre des perspectives dans l'espace et le temps. Seule la confrontation avec les limites libère des trésors : « Batre la nuit tant que l'or ne s'écoule ».

Cette même année 1995 voit paraître un ouvrage dont le titre, *L'Instant précaire*, suivi de *L'Homme noir*, dit bien le moment-charnière. Mais l'on se rend compte bien vite que l'instant précaire est aussi un moment fertile. Sur le plan de la forme, le martèlement fait place à la fluidité : « Ainsi d'un vent diluant les nuages ton souffle passe entre les mots. Ta voix respire en moi. Feuillage habité par le vent. » Le parcours vital est à l'œuvre et donne son sens au monde. Mais il ne s'agit pas d'un enchaînement linéaire. Il comporte des failles : « On ne sait plus ce qu'il faut lire de la mémoire ».

Sans cesse, le poète se ressaisit, comme un athlète du verbe : "Parole si lourde. Si dense. Si bruissante", se mettant à l'épreuve de sa propre intensité : « Il faut se pourvoir de violence en terre d'élégie » « J'ai pris quartiers aux contrées de l'extrême ».

Le désir d'investir son territoire, de le conquérir, de l'éprouver, donne au poète un registre de cruauté :

« J'ai toujours recherché la pureté des griffes
la netteté des crocs
le brillant des épines
l'arme blanche qui tue en disant qu'elle tue
qu'elle est faite pour ça. »

Pour mieux donner vie au mot, à la ténèbre, au chemin, à l'espace, il s'abandonne à leurs puissances. Il devient conducteur de flux : « Tu glissais la main sous les eaux pour le délire de la force. »

L'on a le sentiment que chaque poème de Jean-Max Tixier est une saisie qui s'explique, dans un esprit de radicalité qui assume la totalité de l'expérience : « Comme le ver de terre, tu avales le temps et tu le régurgites ».

À la fin de l'ouvrage, « l'homme noir » vient ressusciter le poète, celui qui « est malade de n'avoir plus la parole ». Sorte de Don Juan solitaire, obstiné à traquer les pouvoirs du verbe, et surtout à le ranimer « quand la cendre emplît la bouche. La voix pulvérisée ». Jamais ne cesse le combat, ni le défi : « Prends envergure de la peur ».

Chasseur de mémoire, en 2001, est un des beaux textes de la maturité. Mais il résonne initialement comme une parole de lassitude : « À présent, le silence a vieilli ». Un sens se forme sans s'imposer, la transparence révèle « la déchirure ». Appauvrissement et sentiment d'inanité conjuguent leurs effets pour évoquer un naufrage spirituel : « Ce goût de craie qui empâte la langue : la litanie devenue sans objet ».

Cependant, le poète se ressource en remettant sa quête en perspective. Il ne peut s'ouvrir un chemin de mots qu'en le bâtissant pierre à pierre, en le sculptant selon sa propre nécessité intérieure : « Précaire, ô fugace, devenir le chant que je suis ! »

Dans la section « Récitatif du sel », maint poème est manifestement construit autour des « salines à ciel ouvert ». Et cet élément est sacralisé : « Leurs autels taillés dans le temps ». La confrontation du sel et de l'homme passe par des tableaux contrastés, dont les angles vifs ouvrent un sésame vers l'absolu. Ainsi, ce poème : « Sel du sel. Fleur du sel dont les pétales se brisent entre les doigts. Désir, plus que désir à la croisée des désirs. Tu n'atteindras jamais la saveur des saveurs dont la pointe livrerait le secret de la brûlure ultime », et cet autre, où le lyrisme se déclare, hors de toute crispation : « Ah ! Que je dure ainsi, fidèle à l'immobilité. Sauvé de la fadeur. Intact et pur. Dans la patience de la mer ».

Cependant, le poète ne saurait s'immobiliser dans la contemplation aveuglante d'un lieu cristallin. Il se voit rappelé vers « une contrée sans cadastre », ou bien encore « un pays de sargasses ». Le combat reprend, intense, entre gloire et ténèbre, violence et grâce. Mais, au défaut d'un poème empreint d'héroïsme, un aveu : « Le conquérant détache son masque de cuir ; il a un visage d'enfant. »

Dans *Le Manteau de Circé* (Le Taillis pré, 2003), le poète s'affronte à la foison du ressenti. Les repères spatio-temporels brassés en tout sens, les forces internes laissées à leur

inertie et la « matière » à son « effervescence » ne peuvent que délivrer une vision tragique : « Le crépuscule jette de beaux cadavres / sur la colline ».

Selon un schéma dominant chez Jean-Max Tixier, les extrêmes se confrontent : sur fond de silence et de ténèbres, « la parole seule dresse sa flamme ». En une alchimie plus intime et plus cruelle, l'aube infuse sa part de ténèbres au secret de l'enfant « qui a perdu l'innocence en chemin ».

Un ardent volontarisme créatif alterne avec les moments où le poète, confronté à « une boule d'absence /à pétrir », n'a plus de prise. Le chemin se termine en impasse : « Tu loges dans un sulfure ».

Nombreux sont les vers, les poèmes, où le poète s'exhorte à surmonter le néant : « Des enfants de cendres / traversent le vent ».

Le moteur de la poétique à l'œuvre ici semble bien être la capacité de surmonter des paradoxes existentiels et quasiment métaphysiques : « Ivre de n'être pas esclave de l'ivresse. Lourd d'une immatérielle pesanteur. »

Le poète oscille entre l'acceptation (« Il suffit à mon pied de fouler l'incertain »), et la tension vers l'objet de sa quête, qu'il s'agisse de la rencontre de l'autre, de l'accès aux profondeurs, de la splendeur.

Les Silences du passeur (Le Taillis pré, 2006) : ce titre prend une résonance particulière au terme de l'œuvre de Jean-Max Tixier. Son poids symbolique consonne avec la fin des choses. Le thème initial du nautonier ranime, au cœur des ténèbres, le sens premier de la vie : « Qu'importe la mort, son mutisme, si, à l'envers du temps, revient l'image du départ ? » C'est le moment de se confronter au sens de l'engagement poétique : « Parler pour n'être pas vaincu ».

Le poème est d'abord acte, anti-destin. Dans cet ouvrage et dans cette œuvre en général, le silence est souvent synonyme de non-vie. L'on est alors au plus près du néant - asphyxie, absence, ténèbres. L'image de la poussière s'insinue avec toute sa force signifiante : « Je m'efface cellule après cellule/jusqu'à la poussière d'os.»

Cependant la continuité de l'être, bien que ténue, subsiste : « Cette étoile morte / dont la lumière éteinte / éclaire encore le corps». Ou « L'étincelle morte demeure étincelle ».

De nombreux poèmes laissent une impression poignante de désespoir, comme si toute trajectoire, tout élan, toute quête s'effritaient jusqu'à l'impalpable.

C'est par la traversée du fleuve, du feu, de la pierre que s'opère la condensation du sens : « Le tumulte intérieur se réduit à un mot » « Le sens appelle le sens. Le verbe prend au verbe ».

Ainsi est ressaisi à sa source le processus poétique, véritable pouvoir créateur : « mes mots donnent la chair / à ce qui n'en a pas » ; il a aussi le pouvoir d'annihiler le négatif : « Poser du vide sur le vide / revient à le nier ».

Une confiance essentielle se projette dans la réalité de l'avenir : « Je suis le pas / en étant le chemin ». « Il est des sources d'avenir / vers le grand delta du hasard » ; et la volonté de poème se fonde toujours sur un absolu au-delà : « L'inaudible / notre raison de dire ».

« Habiter aux confins du verbe » : n'est-ce pas pour « être du bond », comme le disait René Char ? Bien que l'engagement le plus résolu, la posture la plus héroïque soient menacés de faiblesse et de finitude : « L'avenir est la proie - quoiqu'il tremble et n'assure son tir ».

Lire Jean-Max Tixier, en choisissant un seul recueil ou de bout en bout, ce n'est pas suivre une progression linéaire, c'est se trouver confronté, en chaque poème, à la dramaturgie d'une lutte incertaine. Avec tous les aléas de l'éventuelle défaite. Et des triomphes provisoires. De sorte que chaque lecture révèle un nouvel aspect, au sein d'une richesse simultanée et synthétique.

Jean-Max Tixier est un poète de l'impact, du retentissement, de la résonance. C'est probablement pour cela qu'il a choisi le poème en prose bref, ramassé. Mais le poème « classique », en vers, alterne avec cette formule, et dans son dernier grand recueil : *Les Silences du passeur*, les textes en vers sont majoritaires, dans une disposition plus discursive, plus ouvertement lyrique aussi. Signe que le poète, après avoir creusé, voit s'ouvrir un chemin d'intime accord et de célébration. L'examen de la distribution de ces deux formes, tout au long de son œuvre, ne serait pas sans enseignement.

Cette poésie est une poésie proférée. Chaque poème est un bulletin de victoire sur un domaine conquis, y compris la mémoire (le titre *Chasseur de mémoire*, le dit bien), jusqu'à la brûlure de l'impossible. À cet égard, chaque « section » (le poète procède par ensembles comportant généralement de 3 à 10 poèmes) déploie la dynamique d'un thème, trame les harmoniques d'une image, et pourrait être lue comme un poème à part entière.

Lire Jean-Max Tixier, c'est revivre un corps à corps avec les figures épurées du monde. Dans maint poème, chaque phrase renouvelle l'angle d'attaque grammatical (temps verbal, mode, personne, affirmation ou négation, forme nominale). Par les injonctions à soi adressées : « Marche dans ton absence » (*La Traversée des eaux*, p.30), s'opère une intensification de la volonté démiurgique. Ainsi apparaît l'élément pétré ou igné : « l'oiseau devenu pierre » (*L'Oiseau de glaise*, p. 20) « Changer cette cendre en éclair » (p. 36).

D'ouvrage en ouvrage se dessine une poétique de l'immanence, du soi lié au cycle de la vie et de la mort. « Chaque poème est la peau morte de ta mue » (*Questions de climat*, p.

29). Au gré de cette pulsation, celui qui se laisse ressaisir par le lyrisme : « De nouveau cette voix / qui clame / en l'homme » (*Le Manteau de Circé*, p. 108), peut tout aussi bien coïncider de manière inquiétante avec les ténèbres : « Plus un souffle ne vaut l'infini. Noir » (*Le Manteau de Circé*, p. 45).

Enfin, Jean-Max Tixier est aussi un poète de la pudeur, laissant deviner quelles paroles qualifient le plus précieux de sa quête. J'en proposerai deux. L'une où résonne l'écho d'un certain échec : « Venez vous abreuver au cœur sec du silence » (*Les silences du passeur*, p. 107), et l'autre où brille « cette faveur lustrale qui ruisselle soudain sur la vie » (*Le Manteau de Circé*, p. 183).

Tel que sa voix continue en nous

Si je tente de réunir l'homme et le poète - comme nous y invite la disparition de Jean-Max Tixier - et de le retrouver dans toute sa présence, il me semble que sa vertu aura été de maintenir le foyer du poème, ces braises dont il ne s'éloignait jamais, quels qu'aient été le nombre de ses activités et la variété de ses écrits. Toujours, le centre ardent du langage le requérait, le rappelait, et il soufflait sur les cendres vives pour un nouvel ouvrage, où venaient se refondre et le monde, et sa quête, et sa vie, selon ses exigences d'architecte et de démiurge, de géomètre et d'orateur du verbe, comme si le poème écrit brûlait de proférer, de livrer sa part intime et tout l'en deçà des mots.

Sa voix de la maturité s'était ramassée, note cent fois reprise, reforgée. Pour la justesse et la force. Mais sans doute aussi pour capturer cette proximité à soi et aux autres, dans laquelle toute chose se rend communicable, au gré de poèmes qui mettent en jeu l'homme, sa ferveur, sa connaissance et son défi.